

Le bar du soupir bleu : scène marseillaise

Autor(en): **A.Z.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE BAR DU SOUPIR BLEU

SCÈNE MARSEILLAISE

par A. Z., traduit par Ric

Marseille, octobre 1945.

La Canebière est une forêt d'uniformes khakis dans laquelle on se perd. Les bars et les cafés sont remplis de monde, quoique le café soit imbuvable et que la bière ait un arrière-goût. Partout des uniformes. Les quelques civils que l'on rencontre sont mal habillés, leurs vêtements sont fatigués, usés. On se sent seul, abandonné, dégoûté. On cherche un coin de repos et tombe de Charybde en Scylla. Au milieu de ce monde un soldat saoul se couche sur les rails du tram. Son camarade essaie de le relever mais en vain, l'ivrogne paraît être figé au sol. Le mouvement stoppe, les masses poussent de tous les côtés. L'air me manque. Plusieurs personnes essaient de le mettre debout, mais le soldat se cabre comme si on lui ôtait la vie. Alors son camarade, sans grand embarras, se déboutonne et lui pisse en plein visage. Ça aide immédiatement; le candidat au suicide, blessé à mort, se lève d'un bond et soufflette le malfaiteur. — La foule se remet en mouvement et le trafic reprend. — Moi aussi, j'ai repris mon souffle. Désespérément je cherche un asile. Alors mon oeil se rattache à un groupe d'hommes qui, du premier étage d'un café d'en face, a suivi dans l'embrasement d'une grande fenêtre cet incident.

Là-haut, l'air paraît plus léger et moins poussiéreux. Je me fraye un chemin à travers la foule et monte par l'escalier au „Bar du Soupir bleu“, tel que l'enseigne l'indique par des lettres bleues mystérieuses. —

Quelle bonne surprise! Ici tout est moderne et propre, lumière et couleurs sont bien assorties. Il y a des tables recouvertes de verre, des sièges rembourrés, accueillants et de bon goût, qui se répartissent avec des sofas et des arrangements de plantes en petits groupes le long des murs. Sur chaque table se trouve une grosse lampe munie d'un abat-jour de soie légère. A mon regret je ne trouve plus de coin rembourré de libre et dois m'asseoir à une petite table au milieu de la salle.

Les clients se composent de militaires français et américains. Il y a également quelques dames et messieurs de la société élégante de Marseille. Un groupe de dames d'un certain âge est en intense conversation à un cocktail-party. Derrière le bar se trouve Gaby, le barman, un parisien lesté et spirituel. Plein d'idées saugrenues c'est le barman parfait qui comprend tout, saisit chaque situation, toujours poli et prêt à des drôleries, mais qui ne se laisse jamais aller et qui sait se taire discrètement là où les circonstances l'exigent.

En face de moi deux soldats américains ont trouvé un coin confortable. Derrière une lampe gris-vert ils paraissent être en ex-

cellente conversation. Pour eux le dicton du G. I. nostalgique n'existe guère. Leurs corps bien formés se prélassent sur les coussins épais. Tous les deux ont entre 20 et 23 ans, de beaux gars, l'un châtain, musclé, avec des traits réguliers, l'autre blond avec de grands yeux bleus et une bouche harmonieuse, toujours rieuse, qui laisse apparaître ses belles dents blanches.

Probablement je les ai trop fixés, car à présent ils portent leur attention sur moi. Tous deux me sourient. Effrayé, je me retourne pour savoir si cette invitation est pour quelqu'un d'autre. Non, derrière moi il n'y a personne. — A présent ces deux perdent toute leur retenue et paraissent m'avoir choisi comme cible. Le blond se jette d'une manière provocante sur les coussins comme une grande diva, ses mains soutenant de façon maniérée son menton. L'autre, affectant l'outrance, jette le bras sur l'épaule de son ami et attire celui-ci dans le coin du sofa. Malgré moi je ris de bon coeur. D'ailleurs, personne n'a pris garde à notre petit jeu.

Le cocktail-party, cinq dames avec de magnifiques chapeaux montants, dont les plumes au gré de la conversation se font des signes bienveillants, est en grande discussion. Le gros G. I. de la table d'à côté, nous regarde sans attention.

Quelques Français élégants de différents âges, assis à une grande table, cherchent à faire la connaissance de deux jeunes officiers yankees. Ils s'exercent dans une conversation entremêlée de mots anglais, allemands et français. Les officiers y participent gaiement et répondent en un français incompréhensible.

A une autre table, juste à côté de la fenêtre, sont assis huit G. I.'s avec trois jeunes gens français, habillés de façon excentrique, et qui font un bruit infernal. Là, on ne parle que l'anglais, même les mignons petits Français manucurés réussissent à sortir de cette langue étrangère de nouveaux sons mélodieux.

Il n'y a plus de doute à présent, ici c'est un lieu de rendez-vous particulier.

Un groupe de nouveaux arrivés s'est assis sur les hauts sièges devant le bar, c'est la marine de différentes nations. Un officier yankee de la marine, bâti en Hercule et qui porte admirablement bien l'uniforme bleu, s'occupe ostensiblement du fils du patron, un jeune homme de 19 ans qui est assis à la caisse derrière le bar. L'américain mange littéralement des yeux le beau jeune homme méridional et fait des contorsions de la langue pour se faire comprendre en français. Le jeune caissier accepte ces avances insistantes comme un dû. Il est conscient de son succès et remplit chaque soir la caisse de son père de belles liasses de billets de banque. Il complète le barman de façon merveilleuse.

Quelques officiers britanniques se sont faufiletés dans le dernier coin du bar. Là, ils consomment de grandes quantités de brandy, tout en regardant le va-et-vient du bar d'une façon amusée.

A l'autre bout du bar sont assis deux nègres américains, habillés d'une élégance voyante. L'aîné peut avoir 30 ans et a quelque chose d'un arriviste avec sa canadienne montée d'un col en castor véri-

table, son nouveau feutre vert, son écharpe multicolore en pure soie, sa montre-bracelet en or et ses semelles de caoutchouc exagérément épaisses aux souliers chers. Son ami est beaucoup plus jeune. Il a les traits plus réguliers et plus distingués que le premier. Ce couple sort probablement du rang de ces „loups de mer“ qui ont déserté la marine pour s'occuper ici dans les environs de la place Nationale et des ruelles sombres du Vieux-Port, dont une partie seulement est détruite, de leur jeu préféré, le marché noir. Par euphémisme on l'appelle maintenant le „marché libre“. A voir leur allure je dois dire que les affaires vont à merveille. Ils boivent les liqueurs les plus chères et fument de gros cigares. Ils rejoignent bientôt un groupe de français excentriques. —

Les Anglais et les Américains leur tournent le dos. Cela parait les énerver et au prochain swing-hot que Gaby, le barman, fait tourner, ils se prennent délicatement par la taille et dansent en cadence selon certains rythmes de leur lointaine patrie. Deux éphèbes français les imitent. —

Les dames du fond continuent leur bavardage, elles paraissent être habituées à ces scènes et prennent à peine garde. Les autres clients du local regardent les danseurs sans intérêt spécial.

A présent c'est Madame qui arrive, la mère du caissier. D'un air innocent elle dit à l'une de ses connaissances qui s'appête à quitter le bar: „Ces jeunes gens sont tout de même charmants quand ils dansent ensemble, si gracieux, si légers, on dirait qu'ils ne font rien d'autre dans la vie.“

Madame s'assied à côté de son fils après l'avoir embrassé sur chaque joue. Ensemble ils rangent les montagnes de billets de toutes grandeurs en des liasses. Et puis, le petit chéri doit aller se coucher. Madame fermera le bar seule aujourd'hui, car Monsieur est allé à la campagne se „ravitailler“. Chaque tenancier de bar qui veut devenir riche, doit faire, de temps en temps, de ces voyages d'accaparement, quelque part dans les environs.

A minuit précise „Le Soupir bleu“ ferme ses portes. Madame tient beaucoup à la renommée irréprochable de sa maison. „Chez moi c'est seulement la crème de Marseille qui se rencontre“ a-t-elle l'habitude de dire. J'ai approuvé Madame pleinement.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

La Bruyère.